

MLR
1771

Lettres ouvertes aux Ecrivains de Belgique
26e année numéro 108

Publication trimestrielle
septembre, octobre, novembre

Cent huitième

LETTRE OUVERTE
aux Ecrivains de Belgique



Equinoxe de l'automne 1979.

Mes chers confrères,

Un ami voudrait que j'attaquasse d'un calame vengeur les individus qui nous gouvernent. Je prends à dessein ce vocable dans son sens le plus neutre pour désigner les responsables de nos destinées politiques ; je suis en effet trop horrifié par le choix des épithètes proférées à leur sujet par mon interlocuteur.

La raison de cette ire ? Les brimades prévues pour les pensionnés qui se rendraient coupables d'arrondir leur ordinaire au delà d'une somme dérisoire. Les artistes, les musiciens, les hommes de lettres et autres, qui sont titulaires d'une pension souvent modique, risquent de la perdre si, par malheur, ils devaient connaître quelque succès à la fin de leur carrière. Or un succès tardif peut être un fait sans lendemain. Il n'importe, c'est la suppression. Ce problème ne troublera pas les officiers généraux, les hauts fonctionnaires et autres titulaires de pensions impressionnantes. N'ayant jamais exercé des activités artistiques ou littéraires, ni parfois nulles autres, ils ne risquent pas de se livrer, à l'âge de la retraite, à des prouesses inattendues.

Hélas, il y a la race, volontiers peu policée, de ceux qui se veulent des créateurs. Ils se réclament de l'inspiration qui, à les en croire, échappe à toutes les contingences. Beethoven disait : « Croyez-vous que je pense à un sacré violon quand l'Esprit me parle, et que j'écris ce qu'il me dicte ? » D'accord, clameront tous

les inspirés, mais comment en suivant cette voie se soucier parallèlement du contrôleur des contributions ?

L'Etat n'est pas sensible à ces subtilités. Il prend l'argent où il le trouve le plus facilement. En ce faisant, il a même donné un grand exemple aux particuliers et c'est pourquoi le gangstérisme connaît un essor magnifique. L'Etat s'en prend de préférence aux secteurs qui ne sont pas couverts par des groupes de pression. Et c'est ici que le bât blesse. Nous, mes chers confrères, ouvriers modeste ou immodestes de la plume, nous manquons de pression ou, pour mieux dire, notre pression, pour peu qu'elle s'exerçât, serait trop faible pour ébranler ceux qui, en haut lieu, manient la pompe à phynances.

A la rigueur, je vois quatre groupes susceptibles de s'attaquer à cette œuvre. Pour ne froisser personne, je les cite par ordre d'ancienneté.

L'Association des écrivains belges, nous le savons, est surtout un salon de bonne compagnie où se distribuent des bouquets de fleurs artificielles. Sa déférence envers les autorités lui vaut en retour, sinon une grande considération, du moins un viatique annuel. Cette politique ayant prouvé son efficace, il est impensable d'y introduire des éléments perturbateurs.

Le PEN-club est un autre salon où l'on cause et parfois l'on y mange. Voué aux rapports internationaux, à base de réceptions et de voyages, il ne saurait condescendre à s'occuper sérieusement de problèmes aussi futiles que la défense de quelques pensionnés.

Le Groupe du roman, composé de plusieurs praticiens plus ou moins connus de ce produit littéraire, lança au départ une série de propositions qui auraient pu mener à quelque pression. Il n'en advint rien et les activités se bornèrent à publier, de loin en loin, des cahiers de nouvelles.

Le Groupe d'action des écrivains voudrait mettre de l'ordre dans un ménage que l'on oserait à peine comparer à celui de Caroline. Il qualifie d'abus des usages de pratique constante qui sont aussitôt réfutés par d'importants personnages, tel Georges Sion, le secrétaire perpétuel, toujours suave, d'une de nos académies. Le Groupe s'en prend, au Prix littéraire du conseil culturel de la communauté française parce que : « les membres du jury peuvent, aussi bien que les auteurs et les éditeurs, présenter des œuvres éditées dans les délais prévus ». Texte sans ambiguïté. Et si un

membre du jury se juge le meilleur ne fait-il pas bien d'entrer au jury pour mieux se défendre ? Il est si difficile de faire reconnaître ses mérites. Un auteur français sut trouver la bonne formule. Il créa un prix doté d'un beau nom — Balzac — et se le fit attribuer par quelques confrères dévoués. Et comme le prix ne fut décerné qu'une fois, l'opération n'était même pas onéreuse.

Le Groupe d'action des écrivains est jeune et l'expérience lui apprendra que les confrères n'ont aucune envie de s'attaquer à l'État. Ils préfèrent caresser ce monstre multicéphale dans le sens du poil, à cause des provendes toujours espérées. Au reste, à part quelques-uns, à compter sur les doigts, nous n'avons pas de gains à défendre. Il y aurait plus à dire du côté des dépenses, rapport au compte d'auteur qui fleurit si bellement sur les bords de l'Escaut et de la Meuse, sans négliger les rives obscures de la Senne. Mais ce serait compter sans l'amour-propre. Cela me fait penser à Zadig : « Il avait appris dans le premier livre de Zoroastre, que l'amour-propre est un ballon gonflé de vent, dont il sort des tempêtes quand on lui fait des piqûres. »

Trois fois hélas ! Les piqûres ne manquent pas. Pour représenter la littérature aux fêtes du 150^e anniversaire de l'Indépendance, soixante-quinze auteurs seront exposés au Palais des Beaux-arts. Vous avez compris ma synecdoque. Il ne s'agit pas d'exposer les auteurs — un spectacle qui pourrait manquer de charme — mais bien leurs œuvres. Soixante-quinze, alors que les effectifs montent à plus de quatre cents. De quoi dire comme l'adjudant : « J'en vois beaucoup qu n'y sont pas ! » D'autre part, affirmer à la face du monde que la Belgique francophone est riche de soixante-quinze écrivains, n'est-ce pas merveilleux ? Sans compter, comme il se doit, soixante-quinze Flamands tout aussi mirifiques ?

La valeur du choix apparaîtra quand tous les intéressés, les juges, les élus et les victimes auront disparu de la surface de cette Terre, car comme l'a dit Anaxagore de Clazomènes : « À cause de la faiblesse de nos sens, nous sommes impuissants à distinguer la vérité ». A quoi Pirandello a répondu, pour se tirer d'affaire, que chacun avait la sienne. À défaut de vérité, la sagesse est sans doute du côté de Balthazar Gracian qui affirme : « Quelque plein que le monde soit de fous et de sots, il n'y a personne qui le croye être, ni même qui s'en soupçonne ».

ROGER AVERMAETE.

CHRONIQUE DE LA PURETE

La traduction des noms propres va s'affirmer dans toute sa puissance quand Bruxelles honorera d'une exposition celui qui fut, au XV^e siècle, son peintre officiel. Il a beau s'appeler Roger de le Pasture, il n'en restera pas moins, pour le monde entier Rogier van der Weyden, maître réputé de l'Ecole flamande. Et la Wallonie ulcérée assistera impuissante à cette spoliation.

La Flandre a connu les mêmes épreuves. Lodewijk Toeput est devenu Pozzoserato en Italie, et les Espagnols firent de Pieter De Kempeneer un Pedro Campana.

Ailleurs des faits analogues se sont produits. Ainsi les Français ont fait de l'Italien Lulli un des leurs par le changement d'une seule lettre.

Cela donne à réfléchir.

Si, dans trois ou quatre siècles — pour peu que les humains grouillent toujours sur la calotte terrestre — les ethnologues se pencheront sur les aborigènes de nos régions, ils conclueront, en se basant sur l'aspect de nos patronymes, à des infiltrations massives d'éléments étrangers à l'éthnie autochtone.

A l'heure où tant de bons esprits luttent pour la pureté de nos ethnies, il est temps, je crois, de conjurer le péril. Je n'y vois qu'un remède : la traduction des noms propres pollués.

R.A.